

La nuit, les victimes de féminicides retrouvent leurs voix

Depuis la fin de l'été, des messages contre les féminicides s'imposent dans le paysage urbain français. « Papa, il a tué maman », « féminicides, état complice », « ni una menos », autant de slogans qui visent à sensibiliser sur les féminicides en France. À Joué-lès-Tours, Stéphanie est décédée le 31 mars dernier, égorgée par son compagnon. Figure martyre pour les féministes tourangelles qui ont effectuées une nouvelle nuit de collage le 15 octobre dernier.



Photo : Manon Bernard

22h30. La nuit tombe sur Tours, des messages noirs et blancs apparaissent sur les murs de la ville. L'œuvre des activistes de *Nous Toutes*, organisation qui lutte contre les féminicides et réclame une action gouvernementale. Le rendez-vous est fixé ce mardi 15 octobre à la Maison du peuple, à Saint-Pierre-des-Corps. Dans cet endroit autogéré par les Gilets Jaunes, une dizaine de personnes sont réunies dans le salon, autour d'une bouteille de vin rouge, un joint tourne

autour de la table. Laurie, responsable de *Nous Toutes 37*, prépare la colle dans l'évier de la cuisine en attendant les participantes. À leur arrivée, elle distribue méthodiquement les messages aux deux groupes de la soirée, qui colleront à Tours Nord et à La Riche.

L'équipe de Tours Nord se rencontre. Trois nouvelles et une vétérane. Romane, responsable des collages féminicides à Tours, explique à la lumière d'un lampadaire le déroulement de la soirée « Vous verrez, coller un message ne met que 3 à 5 minutes mais on a l'impression qu'on en met 30, c'est normal ». Elle rappelle les consignes de sécurité « Si les flics débarquent, on croise les doigts pour que cela n'arrive pas, ne vous rebellez pas ».

Le sourire aux lèvres, Mélissa, étudiante en première année de gestion à Tours, ramasse le seau de colle et attrape un pinceau : « A la fac, j'ai du temps. Tant que je peux aider, je suis là ». Les actions de l'association se multiplient depuis le début de l'année dans toute la France pour donner de la visibilité aux féminicides. Depuis le 1er janvier 2019, 129 femmes ont été assassinées selon l'association *Nous Toutes* (chiffre au 6 novembre 2019, NDLR). Les militantes organisent régulièrement des die-in géants - action de désobéissance civile où les manifestants sont couchés sur le sol comme décédés-, des quizz sur le harcèlement sexuel ou encore interpellent le gouvernement sur Twitter.

« On peut sauver une femme qui n'est pas encore morte ».

Sous la houlette de Romane, les jeunes filles se dirigent sous le pont Mirabeau pour coller leur premier message. L'ambiance est presque timide, les filles tentent de faire connaissance. Pour Orane, 19 ans, s'engager a été comme une évidence « Quand je suis partie ce soir, mon père m'a demandé s'il avait des raisons de s'inquiéter si je ne rentrais pas, je lui ai répondu « oui ». Il ne me comprend qu'à moitié, je suis un peu la rebelle de la famille » raconte-elle en souriant,

« Mais je n'en pouvais plus d'être passive. Je ne veux pas que tout le monde s'éveille d'un coup mais une personne de plus c'est toujours ça et peut être que l'on sauve une femme qui n'est pas encore morte ». L'organisation est méthodique : deux filles mettent de la colle sur le mur, une troisième colle les lettres et la dernière repasse avec la colle sur les affiches pour fixer le message. Le premier collage est terminé, la tension descend d'un cran pour les novices. Elles commencent leur deuxième message toujours sous le pont Mirabeau lorsque des phares éclairent leur travail. Deux hommes, dans une voiture, fixent le petit groupe. Les rires se tassent, personne n'ose parler pendant quelques minutes jusqu'à ce que Romane ne s'approche de la voiture « Ce que vous faites c'est du vandalisme », lance l'un d'eux. Elle calme la situation, retourne voir les filles et dit « Ça arrive souvent, on finit ce que l'on colle et on décale vite, j'ai peur qu'ils appellent les flics ». Les mouvements s'accélèrent, les filles ramassent toutes les affaires et repartent vers les voitures, de la colle dans les cheveux et sur les écharpes. « Petit conseil : frottez-vous les mains pour l'enlever, après c'est normal d'en avoir de partout », lâche Romane.

Arrivées à la voiture, deux sirènes résonnent sur le boulevard Maréchal Juin. Les militantes prennent la poudre d'escampette et se donnent rendez-vous au centre-ville pour la suite de la nuit. Des regards complices se croisent « Là j'ai l'impression que je pourrais passer ma nuit à faire ça », confie Orane, « cela nous donne beaucoup de force d'être toute ensemble ». Sur la route, les filles croisent deux voitures de police, elles décident d'être encore plus discrètes. Quelques gouttes de pluies scellent leur choix d'un mur caché et abrité. Fin de la soirée, Mélissa passe la dernière couche de colle sur le message, un klaxon retenti, les filles sursautent. Ce n'est finalement qu'un ami du groupe, dernière frayeur pour les colleuses du soir. « Je suis fière de vous » s'exclame Romane tout sourire avant de se quitter. « C'est sûr, je serais là à d'autres moments » renchérit Mélissa. Une mission qui s'annonce de plus en plus périlleuse. Dans la nuit du dimanche 3 novembre, à l'occasion d'une action nationale des messages ont été collés

sur différents tribunaux français. 4 colleuses lyonnaises ont passé la fin de soirée en garde à vue, 3 parisiennes ont été interpellés puis interrogées par les forces de l'ordre et 4 tourangelles ont dû justifier leur identité.

Manon BERNARD